

Jeu

« Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues »

Danielle Salvail

Il y a 20 ans « les Belles-Soeurs »...
Number 47, 1988

URI: id.erudit.org/iderudit/28087ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN 0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Salvail, D. (1988). « Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues ». *Jeu*, (47), 151-154.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

«fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues»

Texte de Normand Chaurette. Mise en scène: Michel Forgues, assisté de Michèle Dion; décor: Danièle Lévesque; costumes: Suzanne Ferland; maquillages: Jean Bégin; éclairages: lysanne Desmarais; musique: Benoît Rousseau. Avec Anne Caron (Carla van Saikin), Larry-Michel Demers (Lloyds Macurdy), Daniel Dô (Xu Sojen), Martin Drainville (David Lenowski), Pierre Drolet (Ralph Peterson), Jean-Louis Roux (Nikols Ostwald), Jean-Guy Viau (Jason Cassily). Production du Théâtre de Quat'Sous, présentée du 8 mars au 2 avril 1988.

«Quand vous lirez ces lignes, dans cet endroit perdu du monde...»; «quand vous lirez ces lignes, sur ce rivage loin de tous les

repères... Sur le bord de ce fleuve...»; «Quand vous aurez parcouru ces lignes...»: voilà les fragments d'une lettre rapportés par quatre géologues, avec quelques ossements de leur auteur, Toni van Saikin, mort au cours d'une expédition scientifique qu'il avait conduite jusqu'au fond du Cambodge. À la suite de l'échec de cette expédition, marquée par la mort de celui qui l'avait dirigée, une commission est chargée d'en éclaircir les causes et circonstances. La première partie de *Fragments d'une lettre*



Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues de Normand Chaurette au Théâtre de Quat'Sous dans une mise en scène de Michel Forgues. Sur la photo: Jean-Guy Viau (Jason Cassily), Pierre Drolet (Ralph Peterson) et Jean-Louis Roux (Nikols Ostwald).

d'adieu lus par des géologues consiste en l'audition de cette commission d'enquête: les quatre géologues rescapés font la lecture de leur rapport de l'expédition devant Nikols Ostwald, président de la commission, Carla van Saikin, femme du disparu, et l'ingénieur cambodgien Xu Sojen, qu'on avait dépêché sur les lieux du drame. Les indications du texte précisent que:

Les personnages restent en scène, assis, pendant toute la durée de la pièce [...]. Un septuor: les interprètes restent devant leurs partitions même quand ils n'ont rien à jouer. En fait, leurs silences sont écrits, qui font partie de la pièce¹.

La mise en scène se plie d'abord à ce statisme imposé. L'atmosphère de huis-clos qui règne dans la salle d'audience est ainsi bien rendue et se fait de plus en plus étouffante pour s'achever dans un état de *non-lieu* acheminé par le monologue de Carla van Saikin, et cristallisé par celui de Xu Sojen. Car en cours d'audience, l'imprécision et l'angoisse, auparavant dissimulées derrière l'objectivité d'un langage scientifique, s'installent peu à peu chez les géologues, gagnant les corps (déplacements ou piétinements d'impatience, gestes d'impuissance ou de nervosité, lapsus ou défauts de diction) et le discours lui-même, soulignant le trop-plein de ces «silences écrits», à mesure que des détails s'ajoutent ou se répètent au fil des questions du président. C'est que plus on en apprend, moins on en sait; plus Nikols Ostwald essaie d'éclaircir certains détails échappés par les géologues, plus ceux-ci se dérobent dans l'imprécision en ce qui concerne les circonstances extraordinaires, qui échappent à la rigueur scientifique, survenues lors de cette expédition. Car les géologues ne s'expriment vraiment et uniquement que par le langage technique de leur profession — même si l'un d'entre eux, David Lenowski, connaît quelques phrases de poésie. Leurs rapports ont la précision stérile de la description habituelle d'une expédition géologique habituelle. Mais lorsqu'il s'agit d'essayer de connaître les causes possibles de ce qu'il est survenu d'inhabituel, ils refusent d'approfondir les hypothèses qu'ils ont esquissées et se bor-

nent à répéter des évidences qui leur sont tombées dessus: l'expédition était dès le départ vouée à l'échec à cause d'un bris dans le fonctionnement de l'appareil d'épuration d'eau qu'ils devaient expérimenter, Toni van Saikin est mort parce qu'«il avait résolu de mourir», «il était bizarre», et de toute façon «au Cambodge on meurt pour rien». Et lorsqu'on leur demande de décrire l'homme qu'était Toni van Saikin, ils reprennent en chœur une fiche signalétique extraite de son dossier faisant état de son sexe, de son âge, de sa taille, de son poids, de sa pression artérielle, de son taux de cholestérol, etc. Les circonstances devant lesquelles ces quatre hommes se sont trouvés sont réelles, indéniables, mais leur raison d'être, leur existence même ne leur est pas concevable. «Du pur non-sens», répète-t-on. Ce n'est pas qu'ils ne savent *rien*, ni qu'ils n'ont rien perçu de ce qu'ils s'obstinent à taire; ils ne peuvent simplement pas le *dire* autrement que par le silence, leur langage étant impuissant à le faire. Tous les éléments que Ostwald cherche à éclaircir ont déjà été exposés dans les rapports des géologues; lorsqu'il tente d'en savoir *plus*, tout le monde en reste à ce qui a déjà été dit, rien n'est ajouté sinon plus de confusion à force de tourner en rond, à vide: «Personne n'a découvert [le corps de Toni van Saikin] en premier... Tout le monde l'a découvert en deuxième»; personne n'a vérifié l'état de la radio mais tous savaient qu'elle ne fonctionnait pas; tout le monde admet qu'il fait soleil sur la photo prise d'eux à Khartoum, mais tout le monde maintient qu'il a plu tous les jours depuis le départ de l'expédition... Ostwald se heurte au silence forcé des géologues, silence que peut-être Toni van Saikin cherchait à casser, ou à dire, lui dont on disait qu'«il parlait peu», lui qui disait qu'il écrivait pour inventer quelque chose»:

Tu cherchais les mots, comme si les mots avaient pu être au nombre de toutes les choses qu'on peut trouver dans les eaux. Mais les eaux ne parlent pas. Et leur bruit confond les bruits, ils prennent le sens des bruits d'ailleurs, ils confondent, ce n'est pas la même vie, ou c'est une seule grande vie qui se noie. Ce ne sont pas les

mêmes lettres, l'eau efface l'encre, on croira que c'était une seule lettre [...]².

L'information fragmentée de cette première partie revient dans les deux suivantes, filtrée par la connaissance et la perception de Carla van Saikin et de Xu Sojen. Comme la première, quoique plus atemporelles³, ces deux dernières parties sont des *moments*, étapes vers ce qu'on taisait dans la salle d'audience, maintenant cherché dans les paroles que Carla adresse à son mari manquant, dans celles de Xu Sojen devant l'infini: le corps de Toni van Saikin se décomposant dans les eaux du Mékong, résolu dans le silence de ces eaux. Ce qui relie ces moments entre eux, c'est l'eau, et le silence qu'elle porte des choses impossibles à dire:

Dans la peur, oui, on entendait le bruit de l'eau comme une chose menaçante. La pluie qui constitue toute chose est comme un silence qu'on peut décrire. Dans cet objet du silence, il faudrait chercher tous les mots qu'on voudrait dire dans cette partie du corps, où tout est obscur, où tout s'entremêle, où se logent les cris⁴.

Chaque partie du texte porte le nom d'un fleuve oriental; I: *le Nil bleu, le Mékong*, lieux de l'expédition, II: *la Lagune Ébrié*, lieu d'un voyage des époux van Saikin, III: *l'Amour*, fleuve ou sentiment absolu, vision englobante, orientale, de Xu Sojen, qui «[a] pleuré quand il [a] revu le Mékong». Pour les géologues, Toni van Saikin était un idéaliste qui n'admettait pas l'échec évident de l'expédition, qui s'entêtait à la poursuivre jusqu'à ce qu'il soit trop tard, qui «avait résolu de mourir». Pour Carla van Saikin, une partie de Toni était déjà dans l'eau, «depuis toujours, toujours noyée, qui survivait toujours un peu — mais quelqu'un qui veut survivre est quelqu'un qui a déjà commencé d'être mort»; son mari «avait des choses importantes à dire», il était «allé dans ce coin perdu du monde pour les écrire», parce que «ces choses [...] étaient loin en lui⁵». Pour Xu Sojen, Toni van Saikin «était allé chercher là où elle s'était réfugiée l'idée d'une résurrection immédiate», il désirait [...] rester en vie», faisant preuve «de crédulité et d'acharnement pour échapper à la mort et contourner l'inévitable⁶». Le mys-

tère de l'homme Toni van Saikin reste irrésolu, la signification des silences gardés pèse davantage, la fausse enquête n'aboutit à rien⁷. Reste le fleuve qui a absorbé le corps

1. Normand Chauréte, *Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues*, Montréal, Leméac, collection «Théâtre», 1986, p. 9.

2. Carla van Saikin, *op. cit.*, p. 93-94.

3. La première partie correspond plus dans son déroulement à une durée réelle — l'audition d'une commission d'enquête — (d'autant plus qu'on nous rappelle à quelques reprises — et le spectateur ne peut se sentir qu'interpellé par cette remarque — qu'on doit quitter la salle à dix heures), malgré l'atemporalité des silences (on n'ose plus parler de *non-dit*...).

4. Xu Sojen, *op. cit.*, p. 101.

5. *Op. cit.*, p. 94-95.

6. *Op. cit.*, p. 102-104.

7. Soulignons au passage la parenté de certains motifs de *Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues* avec des motifs récurrents de l'oeuvre de Marguerite Duras: pouvoir évocateur de noms de lieux, de fleuves ou de personnages, folie de l'extrême lucidité, mystère préservé d'un destin particulier resté inexplicable, recherche absolue d'un amour ou d'un mot à retrouver, manque originel qu'on ne peut atteindre ou exprimer que par la mort, l'oubli ou le silence (fragments de la lettre de Toni van Saikin toujours écrite, toujours à écrire, mémoire défaillante et silence des géologues, remontées du passé de Xu Sojen revenu à son pays d'origine et son discours contemplatif devant le Mékong). Cela n'enlève rien à l'unicité de l'écriture de Normand Chauréte; comment ne pas recourir à ces motifs quand on écrit un si beau «texte sur les fleuves» (dédicace, p. 11), et qui rend peut-être enfin de façon tangible le malaise de l'être face à un manque ressenti davantage dans des conditions ou un éloignement extrêmes:

Nous étions loin. Maintenant que nous sommes revenus, c'est devenu encore plus loin. [...] On dit: c'est de l'autre côté du globe. Mais cela m'a paru si loin que c'est comme si nous avions changé de globe. (David Lenowski, *op. cit.*, p. 79-80)

Quand vous lirez ces lignes dans cet endroit perdu du monde [...] sur ce rivage loin de tous les repères (fragments de la lettre de Toni van Saikin).

Pour Toni van Saikin, ce voyage à l'autre bout du monde était la chose la plus importante, «comme si ça devait être ça... Un voyage qui devient un immense trou de mémoire si on le rate» (David Lenowski, p. 35). *Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues* fait aussi intervenir une voix orientale, Xu Sojen, le seul des personnages à n'avoir «pas d'âge» (p. 8), qui perçoit, à travers ses impressions devant son lieu d'origine, l'inexorabilité du destin de Toni van Saikin vers lequel il s'acheminait inmanquablement dans sa fuite incessante:

[...] Je ne saurais dire pourquoi Toni van Saikin avait à ce point résolu de vivre alors qu'il était si évident qu'il allait mourir, mais je pense que c'était une lettre d'adieu qu'il s'écrivait à lui-même, pour ce jour où il reviendrait peut-être, dans cet endroit perdu du monde, loin de tous les repères, sur le bord de ce fleuve, pour y avoir écrit ces lignes... (Xu Sojen, *op. cit.*, p. 104)

Le texte fragmenté devient une expression de l'éternité.

de Toni van Saikin, la pluie continuelle, les fragments peut-être truqués⁸.

Œuvre écrite sous le signe de l'eau⁹ et de son silence, *Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues* appelle au départ une mise en scène minimaliste, retenue ici, dans un décor unique — la salle d'audience —, linéaire, d'une sobriété moderne, éclairé par en dessous à travers un plancher grillagé, qui perd peu à peu sa définition et son utilité premières à mesure qu'on avance vers le noir de l'infini (le monologue de Xu Sojen), une fois les derniers réflecteurs éteints. La mise en scène s'amorce dans ce registre épuré, pour culminer dans une agitation nerveuse mais contenue devant le malaise des géologues questionnés face à leur résolution de ne rien dire, simplement parce qu'il leur est impossible de le faire. Mais même avant d'en arriver là, l'attitude de retenue imposée par l'atmosphère feutrée de la salle d'audience est ponctuée de gestes et de poses installés par un travail corporel réfléchi conférant sa couleur à chaque personnage, et ce dès son entrée en scène, par la seule façon d'y entrer: l'empressement nerveux et l'humour cabotin mal assuré de Lloyd's Macurdy, le maniérisme scientifique de Jason Cassilly, la bonhomie et le bon sens de l'homme de la trentaine qu'est Ralph Peterson, le romantisme du jeune David Lenowski, la précision calme et sévère du président rappelant les

témoins à l'ordre en frappant en crescendo sur la table avec son stylo, l'attention silencieuse et la douleur de Carla van Saikin et de Xu Sojen, qui ne parlent que vers la fin de la pièce et plus vraiment à l'intérieur des auditions de la commission. Cette mise en scène, comme le texte qu'elle rend, présente des moments dramatiques intenses¹⁰, des interprétations nuancées et unifiées de comédiens attentifs les uns aux autres et investis dans l'aventure de la création d'un texte. La magie opère par moments, nombreux, et un enchaînement efficace souligne l'humour et l'absurdité de certains passages, tirant profit de la confusion qui y règne. Mais à d'autres moments, l'énergie s'estompe, là où le texte, non dénué de qualités, s'essouffle.

danielle salvail

8. «Une lettre à laquelle il manque tant de mots, c'est une lettre qui n'existe pas. Ils ont fait exprès pour que cette lettre n'existe jamais. Ils ont pris les dernières pages. Il faut les fouiller, ils ont menti, ils ne l'ont pas jetée dans le fleuve, cette lettre existe, ils ont menti, ce qui manque existe!» (Carla van Saikin, *op. cit.*, p. 95)

9. Les recherches et la mort de Toni van Saikin, la pluie incessante, les larmes de Xu Sojen devant le Mékong, les promenades de Carla et de Toni près de la lagune, les analyses de Carla van Saikin du limon des fleuves d'Extrême-Orient, l'interchangeabilité des noms des fleuves dans les mémoires des étudiants-géologues qui voulaient prouver qu'un de leurs professeurs ne lisait pas les travaux...

10. Les textes dits en chœur par les quatre géologues qui mêlent des extraits de rapports, des réponses de l'un ou de l'autre, des questions du président, ou leurs silences communs, les monologues de Carla van Saikin et de Xu Sojen; on pense à la comparaison des personnages à des musiciens faite par l'auteur.